

LE LIBRE-ARBITRE – SPINOZA

Spinoza est sans doute l'un des philosophes m'ayant le plus marqué durant la fin de mon adolescence (ce qu'il a vécu, ses idées novatrices pour son époque, la puissance de sa pensée, sa conception de Dieu comme Nature, son excommunication)

L'une de ses idées les plus marquantes réside sans doute dans sa remise en question radicale du libre-arbitre. Autrement dit, pour Spinoza, le libre-arbitre est une illusion.

- Quelques éléments d'explication pour comprendre cette thèse.

Imaginons qu'un caillou ou une pierre soit en train de se chuter ou de rouler dans un ravin.

Si d'un seul coup, la conscience devait apparaître au moment même où la pierre est en train de rouler dans un ravin, si cette pierre pouvait parler/penser à ce moment précis, elle croirait sûrement qu'elle se déplace librement, par sa propre volonté, ignorant qu'une force extérieure (le vent ou un individu ayant jeté cette pierre) l'a mise en mouvement.

Spinoza fait un parallèle avec les humains.

Les êtres humains se croient libres, croient disposer d'un libre-arbitre total mais sont en réalité ignorants quant aux causes profondes qui les déterminent.

“Les hommes se croient libres parce qu'ils conscients de leurs désirs, mais ignorants des causes qui les déterminent” - Baruch Spinoza

Pour Spinoza, l'être humain, tout comme la pierre qui roule, n'échappe point aux règles de la causalité.

En réalité, toutes nos actions sont précédées par un enchaînement complexe de causes et d'effets dont nous avons rarement conscience.

Par exemple, Paul se rend dans un supermarché, et soudain, une envie de manger des chips le saisit.

Alors qu'il y a plusieurs paquets de chips de marque différentes et parfois de moindre coût, Paul choisit précisément le paquet de chips de la marque Lays.

À première vue, Paul semble libre de ce choix.

Pourtant, il a sans doute été influencé par la pub de cette marque diffusée à plusieurs reprises à la télé, par le fait que le corps raffole de gras car c'est nécessaire à la survie et tant d'autres facteurs.

Bref, Spinoza nous explique que nous sommes déterminés par un long enchaînement de causes et d'effets, bien souvent à notre insu.

Ces déterminants peuvent être extérieurs (événements, milieu social, éducation etc.) ou intérieurs (passions, désir, biologie).

Un homme qui s'achète une voiture de luxe croit souvent agir librement. Pourtant, il se peut qu'il souhaite secrètement impressionner une personne en particulier (une décision

influencée par sa libido ?) et/ou est-il secrètement motivé par un désir de conformisme, de rivalité/de désir mimétique.. (cf René Girard).

Un étudiant qui choisit d'aller vers telle filière scientifique pour devenir médecin croit souvent agir librement. Pourtant il se peut qu'il ait été influencé par son milieu familial (parents ou proches médecins), amical, culturel, une rencontre qui a été déterminante etc. (Je ne dis rien de nouveau. Bourdieu avait déjà évoqué peu ou prou cette dimension naguère.)

Bref, tout dans la nature est soumis à la loi de causalité (sauf ce que Spinoza nomme Dieu).

Énoncé ainsi, à première vue, le déterminisme spinoziste pourrait paraître difficilement justifiable, voire moralement insoutenable — d'autant plus dans une société qui érige la liberté au sommet de ses valeurs fondamentales. En France, par exemple, le triptyque républicain "Liberté, Égalité, Fraternité" est inscrit jusque sur les frontons de nos mairies. Comment alors concilier cette conception déterministe avec l'idéal de liberté auquel nous sommes tant attachés ?

Après tout, qui dit libre-arbitre dit aussi responsabilité.

Si nos choix ne sont pas vraiment "libres", si nos actions sont le fruit de causes qui nous échappent — notre éducation, notre génétique, nos expériences passées, nos émotions, notre environnement social — alors que devient la responsabilité morale et pénale ? Peut-on - à titre d'exemple - encore considérer qu'un criminel est pleinement responsable de ses actes, s'il n'a jamais véritablement "choisi", en toute conscience et liberté, de devenir un criminel ?

À première vue, on pourrait croire que la thèse déterministe mène tout droit au laxisme ou à une forme de fatalisme éthique. Pourtant, ce n'est pas nécessairement incompatible avec une forme de responsabilité — mais il faut redéfinir cette responsabilité à la lumière des causes.

D'ailleurs, le droit lui-même reconnaît déjà des formes de déterminisme, même si c'est de manière implicite ou partielle. Le système judiciaire, en France comme ailleurs, tient compte de ce que l'on appelle les circonstances atténuantes. Ces dernières consistent justement à nuancer la culpabilité d'un individu en fonction de son passé, de son environnement, ou des violences subies.

Prenons un exemple contemporain : une femme est arrêtée pour le meurtre de son mari, abattu de plusieurs coups de fusil. Lors du procès, on découvre qu'elle a été victime pendant des années de violences physiques, sexuelles, psychologiques, de menaces de mort et d'un isolement total. Cette accumulation de souffrances, ce contexte insoutenable, n'excuse en aucun cas l'homicide perpétré, mais il en éclaire les origines. Et la justice, souvent, en tient compte.

Autre cas : une personne extrêmement violente ou un jeune multirécidiviste. Derrière les faits, les juges découvrent souvent une histoire de maltraitance, d'abandon, de misère sociale, de traumatismes d'enfance. Ces éléments ne disculpent pas, mais ils rendent intelligible un comportement qui, sans cela, semblerait simplement monstrueux.

À ce sujet, de nombreuses recherches en sociologie, en criminologie ou en économie ont établi une corrélation significative entre le milieu social et la criminalité. Cela ne veut pas dire

qu'un individu issu d'un milieu défavorisé est voué à devenir criminel — mais qu'il y a des déterminations sociales puissantes qui pèsent sur les trajectoires de vie.

Intégrer une pensée déterministe ne revient donc pas à nier toute responsabilité, ni à exonérer systématiquement les individus de leurs actes. Au contraire, cela permet de ne pas se laisser emporter par des jugements émotionnels immédiats, du type : "c'est un monstre", "un porc", "un dégénéré". C'est une invitation à suspendre le jugement moral pour chercher à comprendre les causes.

Et cette compréhension est aussi un levier d'action et de prévention.

Car une fois qu'on identifie les facteurs qui, combinés, peuvent mener à des comportements violents, on peut commencer à intervenir en amont : par l'éducation, la protection de l'enfance, le soutien psychologique, la lutte contre la précarité.

La philosophie de Spinoza, loin de nous pousser à l'inaction, peut donc nourrir une forme de lucidité.

D'ailleurs, même dans les milieux policiers ou judiciaires, cette prise de conscience des causes a conduit à des pratiques nouvelles.

Je pense à la série Mindhunter - que j'avais eu à l'opportunité de visionner sur Netflix il y a de cela quelques années - , qui raconte les débuts du profilage criminel au sein du FBI.

Les enquêteurs, au lieu de se contenter de constater et déplorer les crimes commis, ont commencé à interroger les criminels eux-mêmes — notamment les tueurs en série — afin de comprendre leur psychologie, leur parcours, les événements marquants de leur vie. Cette démarche - et toutes les infos qui ont été récoltées - a permis et permet encore d'anticiper et de prévenir d'autres crimes similaires. C'est notamment grâce à ces entretiens que le profilage criminel a réalisé des progrès.

En somme, reconnaître les déterminations qui pèsent sur nous ne revient pas à abolir toute responsabilité, mais à la recontextualiser, à la rendre plus juste et plus humaine.

Et peut-être est-ce là une manière plus authentique de penser et vivre la liberté.

Pour conclure, je ne puis que vous recommander assez vivement "L'Éthique" de Spinoza (son ouvrage le plus fameux).

C'est un ouvrage qui est certes ardu, mais il existe un certain nombre d'oeuvres qui arrive à vulgariser la pensée de l'auteur.

L'éthique est un livre qui changera peut-être votre façon de voir le monde.

Pour Spinoza, Dieu et la nature ne font qu'un, et tout dans l'univers suit des lois précises, sans hasard ni véritable libre arbitre. Toutes nos actions sont la résultante d'une infinité de causes.

Mais loin d'être une vision pessimiste, Spinoza nous montre que comprendre ces lois peut nous aider à mieux vivre et il est même paradoxalement possible de gagner des degrés de liberté dans notre vie quotidienne.

C'est en comprenant les mécanismes qui nous déterminent et en cultivant la connaissance (connaissance de soi, de notre environnement etc.) que nous pourrions apprendre à maîtriser nos émotions, passions, et ainsi véritablement agir avec plus de conscience.

Raison pour laquelle Spinoza préconise de cultiver la connaissance, une des conditions pour atteindre le bonheur.

Une notion-clé à retenir :

La conatus : peut se définir comme l'effort de tout individu/être pour persévérer dans l'être, c'est-à-dire pour exister encore et toujours plus. Le conatus est une force qui s'affirme et poursuit son propre accroissement.

“Le désir est l'essence de l'homme”.

Chez l'homme, le conatus se manifeste sous la forme du désir qui est avant tout puissance d'agir.

Wilfried M